

Portrait d'une fondatrice oubliée

Camille Fortin-Dupuis

Numéro 167, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin-Dupuis, C. (2021). Portrait d'une fondatrice oubliée. *Continuité*, (167), 44-46.

Portrait d'une fondatrice oubliée

Dans l'ombre de l'histoire officielle gravitent parfois des personnages étonnants au parcours remarquable. Déterrer leur trace peut s'avérer ardu, mais combien fascinant. Voici le cas de Louise Turgeon.

CAMILLE FORTIN-DUPUIS

En passant par Rimouski, on peut remarquer de nombreux bâtiments religieux. L'un d'eux, impressionnant couvent surplombant la ville, tient lieu de maison mère pour la plus grande communauté religieuse fondée au Bas-Saint-Laurent, les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire. L'histoire officielle reconnaît Élisabeth Turgeon comme unique fondatrice de cette congrégation. Pourtant, c'est Louise, sa sœur aînée, qui aurait contribué à sa mise sur pied.

J'ai découvert Louise Turgeon en organisant une exposition sur les communautés religieuses de Rimouski. Évoluant en trame de fond dans l'histoire d'Élisabeth, elle m'est apparue comme l'une de ces nombreuses femmes inspirantes méconnues. Charmée par sa ténacité et son inébranlable volonté, j'ai eu envie d'en connaître davantage sur elle.

Un livre comme point de départ

Pour commencer mon enquête, je suis retournée à l'ouvrage qui a d'abord attiré mon attention sur Louise Turgeon : *Un rêve inouï... des milliers de jeunes* de Giselle Huot (Éditions Anne Sigier, 1991). J'y ai découvert des détails surprenants sur ce personnage.

La publication de Giselle Huot s'appuie sur de nombreux documents d'archives provenant entre autres de la maison mère

des Sœurs du Saint-Rosaire, de l'Archidiocèse de Québec et des Archives nationales du Québec à Rimouski. J'ai poursuivi mes recherches sur la base de ces sources, mais je me suis vite aperçue que mon projet serait complexe.

D'une part, le rôle plus que secondaire que l'on reconnaît à Louise Turgeon dans l'histoire de la communauté la rend d'autant plus difficile à retracer. D'autre part, l'ouvrage de Huot date de presque 30 ans ; les pratiques référentielles ont évolué depuis. Il arrive en effet que l'auteure ne mentionne pas la localisation de certains documents clés, ce qui m'empêchait de les retrouver.

Enfin, le contexte pandémique a entraîné la fermeture des centres d'archives de la province, et ce, pour une bonne partie de l'été. Plusieurs de mes demandes n'ont donc pas abouti. Néanmoins, quelques archivistes ont poursuivi leur travail à distance. Après avoir contacté le service des archives de l'Hôpital général de Québec, de l'Archidiocèse de Québec, de l'Archidiocèse de Rimouski, de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, de la Ville de Québec, de la municipalité de Beaumont et de la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame du Saint-Rosaire, j'ai tout de même obtenu quelques compléments d'informations... qui ont soulevé plusieurs nouvelles questions !

Une personnalité assumée

Le 27 janvier 1833, Marie-Louise Turgeon naît à Beaumont, sur la rive sud de Québec. Elle est l'aînée d'une famille de 10 enfants. À 14 ans, elle entre au pensionnat de l'Hôpital général des Augustines de Québec. C'est une élève brillante. Ses succès sont même diffusés dans le *Journal de Québec* du 13 juillet 1850, sous la rubrique « Distribution des prix aux demoiselles du pensionnat de l'Hôpital-général ». En plus d'être truffée de réussites scolaires, cette étape de son parcours se révélera d'une importance particulière pour la jeune Louise. La première vocation des Augustines consistant à soigner les malades et les nécessiteux, les pensionnaires côtoient la douleur, la maladie et la misère.

En juillet 1850, à 17 ans, elle quitte le pensionnat et commence sa carrière d'enseignante à Beaumont, non sans créer de vagues. En effet, Louise endosse la cause de conflits scolaires déjà en cours, dans laquelle son père et un oncle sont déjà engagés, et qui vise à contester la création des commissions scolaires. La jeune femme désobéit aux demandes « faite[s] à diverse[s] reprise[s] » de livrer ses comptes aux commissaires d'école, comme l'écrit un certain Pierre Roy au D^r Jean-Baptiste Meilleur, alors surintendant de l'Instruction publique, dans une lettre que Giselle

Huot cite dans son ouvrage, datée de 1852 et conservée à BANQ.

Puis, en 1856, Louise retourne à Québec. Pendant dix ans, elle est institutrice dans une école mixte de Beauport. En 1865, elle souhaite en refaire les divisions, ce qui lui occasionne de nouveaux démêlés avec les commissaires. Malheureusement, le nom et l'emplacement de cette école n'ont pu être trouvés.

Le projet d'une vie

Louise Turgeon a presque 35 ans lorsqu'elle réfléchit pour la première fois au projet qui la guidera tout le reste de sa vie. En 1867, elle rêve de fonder une communauté religieuse d'institutrices rurales dont la maison mère, qu'elle imagine à Québec, accueillerait également vieillards, démunis et malades.

Un an plus tard, Louise effectue une première démarche pour réaliser son projet. Dans une lettre que Giselle Huot cite dans son ouvrage, datée du 28 janvier 1868 et conservée à BANQ, l'institutrice s'en ouvre au surintendant de l'Instruction publique du Québec, le D^r Louis Giard : « Depuis un an que je recueille mes idées sur ce sujet j'en ai un cahier trop volumineux pour vous les exposer ici. » La réponse du surintendant est favorable. En revanche, il lui indique qu'une telle requête doit être adressée aux autorités ecclésiastiques.

Louise contacte donc M^{sr} Charles-François Baillargeon, archevêque de Québec à l'époque. Sa requête reste sans réponse. En 1870, elle écrit alors à M^{sr} Jean Langevin, premier évêque du diocèse de Rimouski. Avant d'obtenir ce poste, il était directeur de l'École normale Laval de Québec qu'a fréquentée sa sœur Élisabeth et caressait un projet semblable à celui de Louise. L'homme a de nombreux contacts avec des figures influentes de l'État. Elle lui demande d'intervenir en sa faveur. Le gouvernement pourrait-il lui prêter sans intérêt la somme nécessaire à l'achat d'un bâtiment qu'elle convoite dans Saint-Roch (voir l'encadré), le quartier de Québec où elle enseigne ?

Il n'existe aucune trace de réponse à cette demande. Cependant, peu de temps après, en 1871, M^{sr} Langevin sollicite Élisabeth pour mettre sur pied une communauté d'institutrices laïques à Rimouski. L'ayant formée à l'École normale, il a une grande confiance en ses capacités.

Mais Élisabeth est très malade. Entre-temps, Louise essuie un refus de la



Louise Turgeon lors de son voyage aux États-Unis, en 1878

Source : *Un rêve inouï... des milliers de jeunes* (Éditions Anne Sigier, 1991)

part du nouvel archevêque de Québec, M^{sr} Elzéar-Alexandre Taschereau. Il s'oppose à la fondation de nouvelles communautés de « quêteuses », comme le rapporte Giselle Huot dans *Une femme au séminaire* (Éditions Anne Sigier, 1987). C'est alors que Louise et M^{sr} Langevin s'entendent pour que

celle-ci remplace sa sœur à Rimouski. Lui y voit une garantie de ne pas perdre la collaboration d'Élisabeth, elle en profite pour lui faire parvenir sept pages de notes sur son projet qui mettent l'accent sur sa dimension caritative. Le prélat, bien qu'il accepte l'aide de l'institutrice, insiste sur le fait que

PROPRIÉTAIRE OU NON?

Parmi les détails non résolus au cours de mes recherches sur la vie de Louise Turgeon figure le mystérieux bâtiment de Saint-Roch. Dans son ouvrage *Un rêve inouï... des milliers de jeunes*, Giselle Huot mentionne qu'en 1870, Louise convoite deux maisons de ce quartier pour son projet de communauté religieuse. « Un emplacement voisin de deux maisons en brique à deux étages avec cour etc. dans l'une desquelles j'abite (sic) [...] sont à vendre », cite Huot sans en mentionner la source.

Toujours selon ce livre, Louise aurait fait l'achat en 1873 d'une de ces demeures au coin des rues Saint-Joseph et Saint-Anselme, mais doit rapidement la retourner à son ancien propriétaire « après l'échéance de quelques termes de paiement ». Après vérification dans les *Annuaire de la ville de Québec*, « Miss Louise Turgeon, teacher » aurait bien vécu à cet endroit. En consultant les plans d'assurance incendie, on trouve les différents bâtiments des terrains, dont deux maisons en brique. Autre piste, le 17 décembre 1881, un *fieri facias* (ordonnance de saisie et de vente pour cause de dettes) est publié dans la *Gazette officielle du Québec*, opposant Mlle Margaret Neilson à « Révérende Louise Turgeon, institutrice ». Les n° 1007, 1008 et 1009 du cadastre sont alors mis en vente.

Ainsi, Louise aurait été propriétaire des lots jusqu'en 1881. Avait-elle réellement fait l'achat d'un bâtiment au même endroit huit ans plus tôt ? En était-elle propriétaire pendant son passage à Rimouski ? Son origine modeste et les conditions salariales des institutrices à cette époque font douter de ces hypothèses. Or, malgré des recherches dans le système Infolot et le Registre foncier du Québec en ligne, aucun acte de vente antérieur au XXI^e siècle n'a été trouvé pour ces lots. Les recherches auprès de la Ville de Québec à ce sujet sont également restées en suspens. (C. Fortin-Dupuis)

Louise comme droite, peu sympathique et très pieuse. Elle jeûne, prie les bras en croix devant le crucifix, donne tous ses vêtements aux démunis pour qui elle demande régulièrement l'aumône.

La jeune communauté rimouskoise, vouée à l'enseignement, correspond de moins en moins aux idéaux de Louise. En 1877, elle revient à la charge auprès de M^{gr} Langevin et tente à nouveau d'obtenir son aval pour la fondation de sa communauté à Québec. Mais son entêtement dérange, comme le montre cet extrait d'une lettre citée dans l'ouvrage de Giselle Huot, datée du 22 janvier 1877 et conservée aux Archives de l'Archidiocèse de Rimouski : « Je vous le dis en toute franchise, ma chère Sœur, il y a un immense danger pour vous de tomber dans l'illusion, en n'écoutant que les inspirations de votre esprit, et en vous croyant plus sage que ceux qui doivent vous diriger. » En 1878, voyant bien que ses aspirations ne pourraient être réalisées dans ce cadre, Louise part seule pendant presque un an aux États-Unis, quêter et recueillir de l'argent pour les pauvres, malgré le désaccord de M^{gr} Langevin. L'année suivante, elle quitte la jeune communauté rimouskoise et rentre à Québec, où elle continue à enseigner jusqu'en 1897. Elle termine sa carrière à Beaumont et s'éteint en 1910, à l'âge de 77 ans, oubliée par l'histoire officielle. Quant à sa sœur, Élisabeth Turgeon, elle sera canonisée en 2015. ♦

l'équipe qu'il vise à créer ne se consacrera qu'à l'enseignement. Louise quitte tout de même Québec pour Rimouski à l'automne 1874, accompagnée de trois autres jeunes femmes.

Le groupe d'institutrices qui, cinq ans plus tard, se constituera en ordre religieux, est formé. À sa première réunion,

Louise Turgeon en est nommée la directrice des études. Mais un an plus tard, lorsque Élisabeth s'y joint, elle hérite de ces fonctions. Reléguée au second plan, sa sœur devient de plus en plus absorbée par les causes caritatives. Tel que relaté dans *Un rêve inouï... des milliers de jeunes*, les annales de la communauté décrivent souvent

Camille Fortin-Dupuis est diplômée en sciences historiques et études patrimoniales de l'Université Laval. Elle a rédigé cet article grâce à une bourse d'écriture de la mesure Première Ovation — Patrimoine de la Ville de Québec.

TOITURES 4 SAISONS

MEMBRE AM.CIQ/ACEC/ACQ.

COMMERCIAL
INDUSTRIEL
INSTITUTIONNEL
RÉSIDENTIEL

445, rue des Canetons
Québec (Québec) G2E 5X6
Téléphone : 418 527-1314
Télécopieur : 418 527-1148
www.toitures4s.com

